

C'est surtout le prédicateur, capable d'user, selon les publics, du latin, du français ou du breton, qui participe pleinement du nouveau modèle de sainteté diffusé au XIII^e siècle sous l'impulsion des ordres mendiants. À peu près tous les témoins le disent : Yves de Kermartin prêchait à temps et à contretemps, à ses ouailles dans l'église de Louannec, sur les chemins, dans différents sanctuaires, dont les cathédrales de Tréguier et de Quimper, et aussi de façon très officielle aux côtés de son évêque pendant ses visites pastorales. Il prêchait trois à quatre fois par jour dans des églises distantes l'une de l'autre d'une lieue, qu'il rejoignait à pied. Vu la précision des témoignages, on pourrait dresser une carte, éloquent qu'elle soit incomplète, des lieux où il a porté la parole. Très soucieux de convertir ses contemporains, il dénonçait leurs péchés avec véhémence, en s'attaquant en particulier à la débauche et à l'usure. Visiblement influencé par les franciscains dont il avait suivi l'enseignement à Rennes, il parvenait à émouvoir ses auditeurs au point de les faire pleurer, et il versait lui-même d'abondantes larmes. Il prêchait avec charme et ferveur (témoin 43), ce qui inciterait à lui prêter des talents d'acteur. Il se mettait en oraison avant et après ses sermons, disent certains, alors que, pour d'autres, il lisait et méditait la Bible avant de prendre la parole, ce qui devait lui conférer un air inspiré (témoins 44 et 17, entre autres). Là résidait sans doute la clef du succès du recteur trégorrois, qui aurait attiré vingt à trente fois plus d'auditeurs que ses confrères en religion, fussent-ils évêques (témoin 17). Modeste, il s'effaçait toutefois devant les frères mendiants de passage, au grand déplaisir des fidèles. Sans appartenir à la cohorte des disciples de saint Dominique et de saint François, il s'est placé au premier rang des porteurs de la « nouvelle parole » chère à Jacques Le Goff. Autant et peut-être plus que bien d'autres, il a contribué à « insérer l'Évangile dans la conjoncture », selon la belle expression de Marie-Dominique Chenu, théologien très en vogue dans les années 1950. On ne saurait omettre de souligner ce trait, tant il est d'usage de taxer la Bretagne d'archaïsme, au Moyen Âge comme en d'autres périodes.

Hervé MARTIN

Thierry LASSABATÈRE, *Du Guesclin. Vie et fabrique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015, 543 p.

En France, parmi les figures de la guerre de Cent Ans d'origine plutôt modeste, seule Jeanne d'Arc a intéressé plus d'historiens, d'écrivains et même d'artistes à travers les siècles que Bertrand du Guesclin, connétable de France de 1370 à 1380 ; elle seule a séduit un public plus large et suscité un vaste éventail de sentiments. De son vivant, Du Guesclin était déjà devenu une figure légendaire ; vers 1373, son contemporain le poète Eustache Deschamps le qualifiait de dixième preux et le rangeait aux côtés des grands héros de l'Antiquité classique et juive et du haut Moyen Âge, tels qu'Alexandre le Grand, le roi Arthur ou Charlemagne. Grâce à l'œuvre d'un trouvère picard, Cuvelier, dans

ce qui fut une des dernières chansons de geste, les principaux épisodes et les éléments obligés de ce qui deviendrait le modèle de sa biographie furent développés avec beaucoup d'imagination, sur le mode épique, dans les cinq ans qui suivirent sa mort. À la fois sous sa forme originale et dans les nombreuses versions qui l'adaptèrent, la modifièrent ou simplement la plagièrent, la *Chanson de Bertrand du Guesclin* de Cuvelier (comme la guerre de Succession vue par Froissart) continue de forger la manière dont usent tous ceux qui, évaluant la contribution de Du Guesclin au rétablissement de la France sous Charles V, écrivent sur sa vie, sa carrière et l'héritage qu'il nous a laissé. Par conséquent, l'histoire que Thierry Labassatère raconte à son tour avec verve et panache nous est, en bien des façons, très familière, même si, en général, il situe sérieusement Bertrand dans son contexte historique et social et critique avec perspicacité les différents documents que nous possédons à son sujet.

Il nous conduit logiquement de la naissance de Bertrand, fils d'un petit noble breton, et de son enfance apparemment délaissée à sa participation à des actes de bravoure comme la défense de Rennes (1356-1357) et à sa victoire en combat singulier sur des adversaires tels que Thomas de Cantorbéry à Dinan pour ce qui est de ses faits d'armes, en passant par son apprentissage comme chef de « résistants » blésistes aux jours les plus noirs de la guerre de Succession, événements pour lesquels nous dépendons presque exclusivement du témoignage de Cuvelier. Viennent ensuite les premières années au service du roi qui conduisent à la victoire de Cocherel (mai 1364), mais aussi à la défaite d'Auray où il est fait prisonnier (septembre 1364). Les documents d'archives peuvent alors apporter une nouvelle rigueur à l'analyse, comme pour le détour par les affaires espagnoles entre 1365 et 1370 (avec deux autres batailles, Najera (1367) et Montiel (1369), la première perdue, la seconde victorieuse). Mais là encore, T. Lassabatère a surtout recours au talent littéraire de Cuvelier. Puis, vient la dernière période de la vie de Bertrand, alors connétable, la plus significative, dans les années 1370 quand il se trouve à la tête de la reconquête des territoires en grande partie abandonnés aux Anglais pendant les deux premières décennies de la guerre de Cent Ans. Comme on le sait, cela se termine dans les difficultés, d'abord avec son rôle ambivalent en 1379 quand, malgré la présence toute proche de Bertrand et de ses troupes au service du roi, le duc Jean IV de Bretagne exilé réussit à imposer de nouveau son autorité en Bretagne, puis lorsqu'il meurt au siège de Châteauneuf-de-Randon dans le Massif central à l'été 1380. S'ensuit l'apothéose, avec le quadruple enterrement de ses restes au Puy, à Clermont-Ferrand, Dinan et, comme la dalle mortuaire très évocatrice qui accompagne son cœur-reliquaire maintenant à l'église Saint-Sauveur de Dinan le rappelle, à « Saint-Denis en France ». Là, jusqu'à la Révolution, ses os ont reposé près de ceux de son maître Charles V, lui assurant une place au panthéon des héros français, comme le souhaitait certainement Cuvelier.

Ce qui distingue l'étude de Lassabatère de celles de ses nombreux prédécesseurs, c'est d'abord le sérieux avec lequel il exploite les deux principales versions publiées

de la *Chanson* de Cuvelier actuellement disponibles. La première est celle publiée par Ernest Charrière dès 1839 (fondée sur BnF, ms. fr. 850). C'est elle qui a servi à Siméon Luce pour sa remarquable *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque. La jeunesse de Bertrand, 1320-1364* (1876), la première étude moderne d'importance sur Bertrand, avec de nombreux détails pittoresques que, d'une manière bien compréhensible, les auteurs modernes répugnent à jeter entièrement aux orties. Puis en 1990, Jean-Claude Faucon a donné une édition entièrement nouvelle de la chanson d'après deux manuscrits inconnus de Charrière (Montpellier, Faculté de médecine, ms. H 250 et BnF, ms. nouv. acq. fr. 993). Non seulement cette édition ajoute environ 2 500 nouvelles lignes de texte, mais elle apporte aussi des interprétations différentes de plusieurs épisodes-clé. Ces différences dans la tradition du manuscrit, le *Du Guesclin* de Georges Minois (1993), qui est peut-être la biographie du connétable la plus sérieuse publiée au xx^e siècle, et certainement la plus lisible, n'en a tenu compte que partiellement. En comparant soigneusement les deux versions de Cuvelier, T. Lassabatère peut nous offrir une interprétation beaucoup plus subtile et nuancée des raisons pour lesquelles le trouvère voyait Du Guesclin sous ce jour, et nous expliquer comment les récits, la tradition et la légende se sont développés et dans quels buts. Le livre de T. Lassabatère marque ainsi une avancée notable dans notre compréhension de la principale source littéraire de la vie de Bertrand, même si, au moins pour le lecteur actuel, toute biographie moderne devrait se caractériser par une approche beaucoup plus critique et prosaïque de certains des mythes que Cuvelier a propagés.

Par ailleurs, T. Lassabatère a pu tirer avantage d'un récent guide systématique des archives concernant la carrière de Bertrand (*Letters, Orders and Musters of Bertrand du Guesclin, 1357-1380*, éd. Michael JONES, Londres, Woodbridge, 2004), cité fréquemment dans les notes comme JONES, *Letters*, mais dont la référence complète est par inadvertance absente de la bibliographie ! Cet ouvrage lui permet d'ancrer le récit de la vie de Bertrand beaucoup plus sûrement dans son contexte historique, notamment entre 1357 et 1373. Cependant T. Lassabatère, parce qu'il est avant tout préoccupé par la transformation de Bertrand en héros, reste encore prisonnier du récit traditionnel établi le premier par Cuvelier et suivi depuis presque servilement. Il semble peu vraisemblable, par exemple, que Bertrand (probablement né vers 1323) puisse avoir pris une part significative dans les célébrations chevaleresques qui entourèrent le mariage de Charles de Blois et Jeanne de Penthièvre à Rennes en 1337, ou d'ailleurs dans le siège de la ville en 1342, puis qu'il disparaisse des sources historiques au moins jusqu'en 1350. L'imagination fertile de Cuvelier, une géographie confuse de la Bretagne et des emprunts inavoués à d'autres sources littéraires, comme le poème sur la bataille des Trente, en font un guide extrêmement peu fiable pour la jeunesse guerrière de Du Guesclin. Ensuite une fois Bertrand aguerri par de nombreuses campagnes, le récit de Cuvelier sur la part prise par le connétable dans les événements postérieurs à 1373 est très sommaire, sauf pour un très bref exposé de la campagne d'Auvergne juste avant sa mort. Sans doute ces

deux périodes importantes dans la vie de notre héros méritent-elles une analyse plus complète à la lumière des connaissances actuelles. Ainsi, pour conclure, on peut écrire que ce livre essaie de manière provocatrice de voir comment les aventures réelles de Bertrand sont devenues une source de légende, mais nous n'avons pas là la biographie moderne qui fera autorité et remplacera celle de Minois, ni la continuation du travail vénérable de Siméon Luce.

Michael JONES

Antoine PACAULT, *La baronnie de Châteaubriant aux XVI^e et XVII^e siècles*, Châteaubriant, Histoire et Patrimoine du Pays de Châteaubriant, 2015, 269 p.

Cet ouvrage est la version allégée d'une thèse de doctorat d'État soutenue par Antoine Pacault, sous la direction de Jean Meyer, à l'université de Paris IV en 1993 sous le titre *La baronnie de Châteaubriant aux XVI^e et XVII^e siècles, étude d'une campagne traditionnelle et d'une grande terre de la noblesse de Cour* (4 volumes, 1062 pages). L'ambition est de faire découvrir, au temps de l'apogée de ce type d'institution, la réalité d'une grande seigneurie, son fonctionnement, son personnel. Des sources importantes ont été mobilisées aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, de Loire-Atlantique..., aux Archives nationales, aux Archives de Chantilly. Le propos est organisé en dix chapitres que l'on peut diviser en deux grandes parties : les six premiers étudient la baronnie alors qu'elle était sous le contrôle de la famille de Laval, puis surtout celle de Montmorency (1543-1632), et les quatre derniers s'intéressent à la période condéenne à partir de 1632. Dans chacune des parties, A. Pacault étudie la gestion de la baronnie et l'évolution du groupe des nobles qui en étaient dépendants ainsi que celui des notables, les paysans se laissant peu saisir par la documentation. On a donc dans l'ouvrage tout à la fois une solide description sur deux siècles d'une grande seigneurie et une étude sociale des « élites » qui y évoluaient. Chacun des chapitres se conclut par un choix de documents – généalogies, cartes, portraits, listes de vassaux, donations, actes notariés, extraits de correspondances, baux de fermes, photos de châteaux, maisons et manoirs... – qui font de l'ouvrage, qui comporte en outre un lexique très étoffé, un outil pédagogique précieux (on peut juste regretter l'absence d'un index) tant pour les passionnés, amateurs ou professionnels, d'histoire que pour les étudiant(e) s qui peuvent ainsi découvrir certaines réalités économiques et sociales de l'Ancien Régime.

La décision, le 5 janvier 1540, de Jean de Laval (1486-1543) de faire donation au connétable de Montmorency du tiers de tous ses biens, dont la baronnie de Châteaubriant constituée d'une soixantaine de paroisses – il s'en réserve l'usufruit jusqu'à sa mort qui survient le 11 février 1543 – est lourde de conséquence puisqu'elle fait passer une grande seigneurie bretonne aux mains de maîtres extérieurs à